

ENTREVUE ÉTIENNE DAHO

INVITATION RABELAISIEENNE

Le temps ne semble pas avoir de prise sur Étienne Daho. À 51 ans, cet artisan inspiré d'une pop à la française signe son retour avec *L'invitation*. Le neuvième album solo d'une carrière sans égale. Entre pop raffinée et rock à la Velvet Underground, Daho livre un album envoûtant, fidèle à ses thèmes de prédilection : la quête de la liberté, l'ivresse des sentiments, les plaisirs charnels et les vertiges de l'amour salvateur ou destructeur...

ÉRIC MANDEL
COLLABORATION SPÉCIALE

Q Sur la pochette de votre album, on vous voit en contre-jour, avec un soleil éclatant en bord de mer. Cette photo reflète assez bien l'état d'esprit de ce disque...

R Oui, c'est un peu ombre et lumière, avec plus de lumière quand même. Sur la photo, la lumière est magnifique, une lumière de fin de journée avec tous les éléments, le ciel, la mer, la roche. J'aurais pu choisir une autre photo où on me voyait très nettement, mais je la trouvais plus attendue. Du coup, on m'a demandé : « Pourquoi vous cacher dans l'ombre ? Vous vous trouvez trop vieux ? » Ce n'est pas du tout ça (rires). Celle-là, je la trouve plus belle, plus mystérieuse. Cette photo illustre bien le côté « main tendue » de l'album, cette énergie solaire qui vous tire vers en haut au lieu de vous enfoncer. Ce disque, je l'ai vraiment conçu comme une invitation rabelaisienne pour cet immense festin qu'est la vie.

Q Avec des chansons comme *Un merveilleux été* ou *La vie continuera*, vous dites des choses cruelles et douloureuses sur le couple, la rupture. Mais toujours avec le sourire, sans pathos et avec une certaine légèreté. Vous aimez jouer sur ce paradoxe ?

R J'aime cette dualité entre le contenu et le ton. On peut dire des choses extrêmement dures sans se trancher les veines. La souffrance, elle est présente, mais comme une énergie. On ne subit rien dans ce disque. Dans *L'adorer*, je dis : « Ce chagrin si haut, que je porte, beau comme un drapeau. En vainqueur dont on admire le sort, courageux, qui sait aimer trop fort. » Il y a un côté guerrier. On assume le

« Je ne peux écrire que sur ma vie, pour une raison simple : je n'ai aucune imagination. Mais j'ai la chance d'avoir des muses vivantes et une vie, finalement agitée, pour y tremper ma plume. »

chagrin comme un sentiment noble. C'est la raison pour laquelle j'adore la musique de Motown. La *soul* de cette époque possède cette capacité admirable à évoquer des sentiments douloureux sans pathos boursofflé, mais avec distance, sans jamais entraîner les gens sur une pente morbide ou suicidaire. C'est la raison pour laquelle cet album est un disque de musique *soul*, dans sa dimension spirituelle.

Q Et son mot d'ordre pourrait être *carpe diem*...

R Oui, la vie est courte, on a souvent l'impression d'être immortel. Quelle

erreur ! Gamin, en Algérie, pendant la guerre d'indépendance, j'ai vu la mort de très près. J'étais dans l'appartement avec ma mère et ma sœur, l'appartement brûlait, j'ai failli me faire buter. J'avais 4 ans... Je me sens vraiment un survivant, j'ai failli mourir plusieurs fois. Très tôt, j'ai vécu avec cette conscience aiguë de la fragilité de la vie et de l'urgence de la protéger et d'en profiter.

Q On a beaucoup parlé de votre chanson *Boulevard des Capucines*. Vous ne craignez pas qu'elle occulte les autres chansons ?

R C'est déjà un peu le cas. À l'origine, je ne voulais pas mettre cette chanson dans l'album. J'ai fait écouter la maquette à des amis et je me suis laissé convaincre. Il s'agit d'une chanson de pardon, une chanson très apaisée sur le rendez-vous manqué entre un père et un fils. Elle est directement inspirée d'une lettre que mon père m'avait écrite en 1986, quand je jouais à l'Olympia. On m'avait averti de sa présence dans la salle, mais j'avais refusé de le voir à la fin du concert. Évidemment,

je m'en suis toujours voulu. Et puis, il y a un an, j'ai reçu une pile de lettres, dont la fameuse écrite en 1986, après le concert à l'Olympia. Il demandait pardon, s'expliquait sur son départ d'Algérie quand j'étais gamin... Je ne l'avais revu qu'une fois au début de ma carrière, mais j'étais trop fier et blessé pour renouer. Et puis le temps fait son œuvre. Ma réaction la plus immédiate a été d'écrire cette chanson à partir de cette lettre, en adoptant le point de vue de mon père. C'est une belle réparation. Certains essaient de me faire chialer en me parlant de cette chanson. Mais je n'ai pas du tout envie de pleurer, moi !

Q Avec *L'invitation*, vous pensez avoir livré votre album le plus explicitement autobiographique ?

R Non, je n'ai jamais trouvé mes albums cryptés. Je suis l'exact inverse. Je ne peux écrire que sur ma vie, pour une raison simple : je n'ai aucune imagination. Mais j'ai la chance d'avoir des muses vivantes et une vie, finalement agitée, pour y tremper ma plume. Je trouve bizarre de faire de la fiction pour des chansons. Pour moi, la chanson ne peut être qu'intimement liée à son existence et autobiographique. Ma discographie, c'est un livre et chaque album serait le chapitre de ce même livre.

Q On vous imagine plutôt comme un être doux et affable, timide et réservé. Mais sur l'album, vous dégagez un tempérament assez volcanique...

R Doux et affable, c'est partiellement vrai. Volcanique, c'est le fond de ma nature. Mais j'essaie d'être gracieux avec le

monde extérieur. Ça ne m'empêche pas de vivre dans l'intensité, et ça s'entend. Mes chansons parlent pour moi.

Q Dans la chanson *Cet air étrange*, vous vous décrivez en ces termes: «Artiste et invivable.» Autobiographique?

R Oui, hélas, j'avoue. Mais je le promets solennellement: c'est fini, je vais faire des efforts.

Q Sur certaines chansons, on trouve des références à la psychanalyse. Vous empruntez même à la pensée de Lacan: «Vouloir donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.» Vous avez suivi une analyse?

R J'ai suivi une psychothérapie. C'est une hygiène de vie, comme le sport que je suis obligé de pratiquer pour canaliser un trop-plein d'énergie, un trop-plein d'hyperactivité. Quand on fait un métier public, on ne peut pas se permettre de dire n'importe quoi. Payer un inconnu pour écouter vos problèmes, c'est plutôt sain. L'art comme thérapie, je n'y crois pas. Faire des chansons, c'est transformer la vie en quelque chose de joli, compréhensible, touchant, authentique, remuant... Amener du rêve aussi, il ne faut pas l'oublier. On ne fait pas des chansons pour régler ses problèmes.

Q *L'invitation* a été conçu entre Paris, Ibiza, les mythiques studios d'Abbey Road à Londres et Barcelone. Peut-on parler d'un album nomade?

R Oui, c'est le fond de ma nature, liée à l'exil. Je passe mon temps à courir d'une ville à l'autre, je me lasse très vite, je me sens rarement à ma place... C'est typique des gens arrachés à leur terre natale. Je trouve mon équilibre dans le mouvement, dans le fait de ne pas être installé. Je vis à Paris, ma base, et l'album fut en partie enregistré chez moi, dans ma maison de Montmartre. La batterie était au milieu du salon. À Ibiza, mon autre base, nous avons enregistré les voix.

L'invitation, c'est aussi ça: enregistrer dans des lieux intimes. Les micros ont capté ce qu'il y avait chez moi, de très bonnes ondes, vraiment.

Q Facile de concilier votre amour pour la pop anglo-saxonne et votre passion pour la langue française?

R Ce n'est pas facile, mais c'est passionnant et c'est ce que j'essaie de faire depuis mes débuts. Parfois je trouve que je m'en tire bien. Parfois, c'est besogneux. J'adore le français, une langue sublime et subtile pour décrire des émotions, mais difficile à faire swinguer. Pour écrire les paroles de *L'invitation*, je suis parti m'isoler pendant deux mois à Barcelone avec dans ma valise trois livres: *Les illuminations* de Rimbaud, *Les enfants terribles* de Cocteau et l'intégrale de Jean Genet. Je les prends toujours avec moi, quand je dois écrire des textes. Mais je ne les lis pas; leur seule présence me rassure.

Q Vous ne jouez toujours pas d'instrument. Comment composez-vous vos chansons?

R Je joue très mal de la guitare et je suis incapable de chanter et de jouer en même temps. On frise le problème psychomoteur (rires). Donc je compose dans ma tête. C'est ma méthode, un peu particulière, instinctive, j'en conviens. Mais cela me permet de faire des chansons depuis 25 ans.

Q L'une de vos chansons débute par cette phrase: «Je suis escorté par la chance.» C'est la clef de votre longévité?

R Certainement. Je reviens de loin, je suis passé au travers de beaucoup de choses, sans avoir altéré ou abîmé la personne que je suis vraiment. J'ai eu la chance de pouvoir avancer dans ma vocation. J'en suis extrêmement conscient. J'ignore d'où elle vient, cette «baraka»... En même temps, la chance, ça se cultive. Elle n'arrive jamais par hasard. Il faut aussi savoir la provoquer.

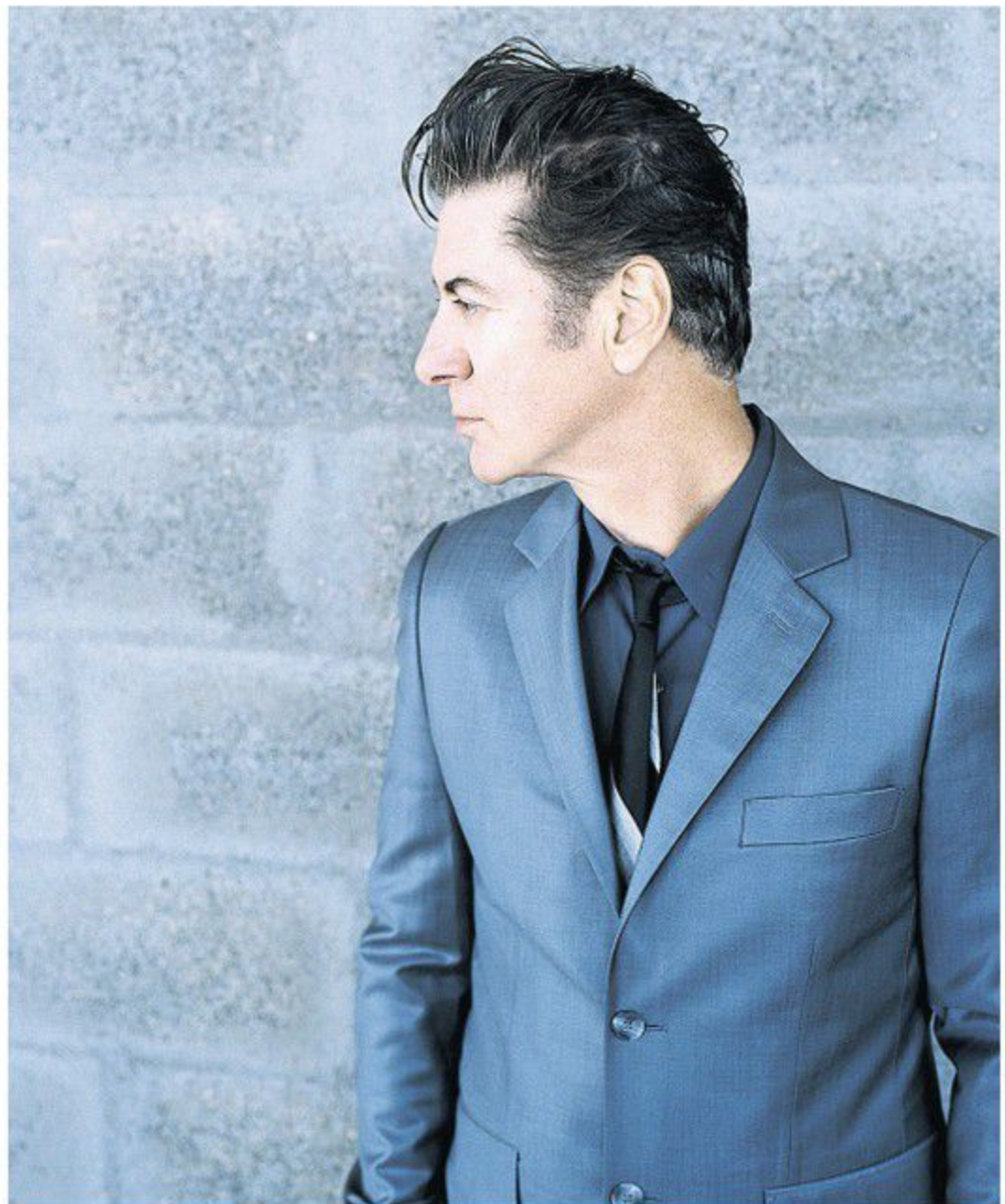


PHOTO FREDÉRIQUE VEYSSET. COLLABORATION SPÉCIALE

«En Algérie, pendant la guerre d'indépendance, j'ai vu la mort de très près. Je me sens vraiment comme un survivant. Très tôt, j'ai vécu avec cette conscience aiguë de la fragilité de la vie et de l'urgence de la protéger et d'en profiter», confie Étienne Daho.